

THÉÂTRE
NATIONAL
DE LA
COLLINE
DIRECTION ALAIN FRANCON

AU DÉBUT,
J'ÉTAIS PUR
COMME
TOUT LE
MONDE

LES
LÈVRES
SONT
LES
LÈVRES
SONT

SURFEURS

Texte et mise en scène
Xavier Durringer

Théâtre National de la Colline

15, rue Malte-Brun 75020 Paris - Location 01 44 62 52 52

Grand Théâtre

du 19 mars au 25 avril 1999

du mercredi au samedi 20h30 - mardi 19h30
dimanche 15h30 – relâche lundi

Les mardis de la Colline

Les mardis à 19h30 – tarif unique 110 F
Mardi 6 avril - débat

Coproduction

Compagnie la Lézarde, Théâtre de l'Union CDN de Limoges, Théâtre National de la Colline, La Halle aux Grains Blois, La Coursive La Rochelle, CDN de Normandie-Comédie de Caen, le Théâtre de Cherbourg, avec l'aide du Ministère de la Culture, la DRAC du Limousin et le concours de l'ADAMI et du Fonds du développement de la création théâtrale contemporaine.

Le texte de la pièce est paru aux Editions Théâtrales en mai 1998

Presse

Dominique Para
01 44 62 52 25

Décor
Eric Durringer

Assistante à la mise en scène
Raphaële Urtin

Lumière
Orazio Trotta

Costumes et accessoires
Natacha Diehl

Assistant décorateur
Dominique Odic

Avec

Margot Abascal *Javel*

Brigitte Catillon *Lola*

Gérard Chaillou *Le politique Richard Lalande*

Marc Chapiteau *L'homme à tout faire Vlatco*

Clovis Cornillac *Charal*

Philippe Kara-Mohamed *Gebraïl*

Gérald Laroche *Le conseiller Zalberg*

Bruno Lopez *Jonk*

Jean Miez *La Marmotte*

Christiane Millet *La femme du politique Odile*

Anisia Moerman *Kudi*

Edouard Montoute *Boomer*

Eric Savin *Le photographe de guerre Papa Dingo*

**L'idée du titre à l'origine, c'était Politique et Pornographie.
Une histoire sur tous les fascismes ordinaires.**

**Un homme politique en remplace un autre qui vient de
mettre fin à ses jours. Il est parachuté avec sa femme dans
une zone où tout n'est que chaos. Deux conseillers
l'attendent sans plus rien attendre et le lancent dans le
grand bain.**

**En bas, juste en dessous de la mairie, dans les fondations,
des hommes et des femmes vivent de petits expédients.**

**Du peep-show au petit commerce, comptoir dope et cho-
colat.**

**Notre homme part dans ce combat plein de sincérité et de
bonne volonté, mais se retrouve très vite plongé dans un
monde qu'il ne connaît pas, racket affectif et autres. Mais
qui tire les ficelles ?**

**Comment le passé oublié de tous rejoint éternellement le
présent ? Où sont les nouveaux combats, les nouvelles
utopies ?**

Qui dirige qui, qui dirige quoi ?

**Une pièce de guerre en temps de paix ou une pièce sur la
paix en temps de guerre. L'histoire du serpent qui se mord
la queue.**

**Xavier Durringer
mars 1998**

INTERVIEW DE XAVIER DURRINGER dans *Charlie Hebdo*
(8 juillet 1998)

“Plutôt que le droit à la différence, exigeons le droit à la ressemblance”

Charlie Hebdo : Une pièce aussi politique, aussi violente, dans le “In” d’Avignon, ce n’est pas courant. C’est de la provocation ou tu avais envie d’écrire *Surfeurs* depuis longtemps ?

Xavier Durringer : C’est vrai que les pièces politiques sont assez rares au festival “In” d’Avignon. D’ailleurs, il y a de moins en moins de théâtre politique. Mais, indépendamment d’Avignon, j’avais envie d’écrire *Surfeurs* depuis quatre ans. L’envie m’est venue à force de bourlinguer, de côtoyer des gens différents. À force aussi de rencontrer des hommes politiques, des journalistes, des gens qui bossent dans l’humanitaire. J’ai tellement entendu de journalistes dire : “*Il y a des choses qu’on ne peut pas écrire.*” Ou des photographes m’affirmer : “*J’ai des photos mais je ne peux pas les montrer...*”

Tu as donc eu envie de montrer ce qu’ils ne pouvaient, ou ne voulaient pas montrer ?

J’ai un pote qui a filmé des camps au Rwanda. On a rangé sa cassette dans un tiroir en lui disant que ça servirait dans trente ans. Hallucinant. On renvoie l’Histoire au lendemain. Aujourd’hui, on se nourrit de ce qui s’est passé dans les années 90 ! C’est comme s’il y avait un report du temps. J’avais envie de parler de ça.

J’ai eu aussi envie d’écrire une histoire qui ne soit pas franco-française. Je voulais traiter de thèmes qu’on peut retrouver aussi bien à la cité des 4000 de La Courneuve que dans des quartiers de Los Angeles, de Cuba ou de Moscou.

Il n’y a pas beaucoup de place pour l’utopie, dans *Surfeurs*. On a l’impression que chaque acte politique est motivé par l’intérêt.

La politique, c’est quoi, sinon la recherche du pouvoir ? Ça consiste à trouver le dénominateur commun d’une pensée commune, afin d’obtenir plus de voix que l’autre.

Cela dit, j’ai quand même l’impression que la pièce draine quelques utopies. Quand un des personnages dit qu’il faudrait que tous les gens d’origine étrangère, en remontant sur trois générations, brûlent leur carte d’identité, c’est une utopie. C’est tout à fait possible, mais concrètement irréalisable. Car tous les gens d’origine étrangère ne sont pas traités de la

même manière. Ce qui fait que quelqu'un de mieux considéré, qui ne se sent pas rejeté, ne brûlera pas ses papiers.

Tu es vraiment convaincu qu'aujourd'hui le but de la politique, c'est uniquement le pouvoir ?

En tout cas, c'est ce que je ressens. Attention, je ne veux pas participer à ce discours populiste qu'on entend à droite comme à gauche : tous des nuls, tous pourris. Ça, je ne peux pas l'admettre. Parce que je pense que dans toute "caste", qu'elle soit dirigeante ou autre, il y a des gens qui cherchent le profit, et d'autres qui sont plus humanistes, qui essaient de trouver des solutions. En tout cas, qui posent de bonnes questions.

C'est pour cette raison que la pièce n'est pas située géographiquement ?

Le lieu de l'action, c'est ce qu'on appelle les "zones de non-droit", où un pouvoir local se met en place et entre en conflit avec le pouvoir extérieur. Au début, je pensais donner les noms des pays, des personnes, les dates... Écrire quelque chose de plus journalistique. Mais en fait, ce n'est pas mon rôle. La fonction du poète, entre guillemets, c'est de se nourrir de vécu et d'arriver à parler à la fois de l'intime et du monde. Je crois que le théâtre, aujourd'hui, doit avoir ce rôle-là.

On n'en voit pas beaucoup, des comme ça, dans *Surfeurs*.

On a la politique qu'on mérite et les hommes politiques ont le peuple qu'ils méritent. Il y a les hommes politiques qu'on voit à la télé, qui sont la pointe de l'iceberg. Et il y a tous les gens qui gravitent autour des circuits politiques et qui, en fait, appartiennent davantage à des systèmes économiques.

Si l'on en croit ta pièce, ce sont eux qui mettent en place et entretiennent le "chaos social" : la drogue, la violence...

Quand je parle de la drogue, je ne dis pas que les hommes politiques fournissent la came et laissent faire. Mais je me pose des questions. Comment se fait-il qu'avec un petit morceau de shit on ne puisse pas passer une frontière, alors que, partout où je vais en France, je vois des junkies partout ? Je crois qu'on a tout intérêt à ce que les pauvres se défonce entre eux. Finalement, quand les jeunes se droguent, ils ne sont pas dangereux pour la société. Ils ne sont dangereux que pour X ou Y, pour des individus dans la rue, à qui ils vont piquer leur carte bleue.

Tu reprends le discours d'Elijah Muhammad, dans les années 60, sur les Noirs américains...

Ce qui m'intéressait, c'est de prendre ce discours à l'envers. Mettre en scène une confrontation qui pourrait difficilement avoir lieu dans la

réalité : un gros dealer, qui exerce le pouvoir à l'intérieur d'une cité, rencontre un homme politique et lui explique que, comme vendeur de came, il fait partie du jeu politique. Parce que si on supprime la drogue, les jeunes risquent de développer une pensée commune et solidaire. Alors que quand on est toxico, on ne pense qu'à sa gueule. À partir de là, moi, dealer, est-ce que je ne suis pas un rouage indispensable à la société ? Bien sûr, en posant cette question, je fais un acte de pro-vocation. Mais qui repose sur des faits réels et tangibles.

La société que tu décris est franchement en lambeaux.

Notre démocratie vit sur des mythologies qui s'écroulent d'elles-mêmes. Un des principes de la citoyenneté, c'est l'autonomie du citoyen. Or, aujourd'hui, il y a deux millions et demi de personnes en France qui ne sont pas autonomes. En plus, on les regroupe sous des étiquettes, on les dépersonnalise, on les désincarne. Que ce soit les SDF, les toxicos, les malades, les handicapés... Au nom du fameux droit à la différence, on crée des ghettos un peu partout. Y compris à l'intérieur des banlieues et des quartiers. On regroupe les gens par origine ethnique ou sociale. Plutôt que le droit à la différence, il faut exiger le droit à la ressemblance.

Est-ce que tu penses que les médias ont une responsabilité dans tout ça ?

Aujourd'hui, les médias sont au cœur de l'appareil politique. Derrière tout journal, il y a un individu et des intérêts. À partir du moment où l'information appartient à Matra-Hachette, il devient indispensable de se demander ce qui se cache derrière. Pourquoi me dit-on telle chose, à tel moment ?

Par exemple, on sait qu'il y a quatre millions d'électeurs Front national. La télé a besoin de ces gens, qui regardent la pub, avant et après le journal de 20 heures. Pour vendre de la lessive, il faut donc tenir compte de cet électorat. Et faire en sorte que le journal reflète ses idées.

Et tant pis si ce sont des idées pourries...

Exactement. Mais jamais les médias ne reconnaîtront leur responsabilité. C'est normal. Ce sont les mêmes qui vendent de l'information et qui vendent des armes. On connaît leur discours : le soldat qui tue n'est pas celui qui a donné l'ordre de tuer; et celui qui a donné l'ordre de tuer n'est pas celui qui tue. Je te fournis un tube, tu en fais ce que tu veux. Une paille pour ton lait-grenadine ou un tube de mitrailleuse. Moi, je l'ai vendu pour boire du lait-grenadine. Si toi, tu en fais un tube de mitrailleuse, ce n'est pas mon problème.

Quand tu écris, tu te bats pour quoi ?

Mon travail d'homme de théâtre, c'est de refaire encore et encore l'allégorie de la caverne. Essayer d'apprendre aux gens à ouvrir les yeux, à voir les choses réelles, et non pas leurs projections sur le mur.

Ça devrait être aussi le travail de l'Éducation nationale. En France, il y a une falsification de l'Histoire. À l'école, on n'apprend pas que la division Patton était formée essentiellement de Noirs américains, que la division Leclerc était composée de spahis. On ne raconte pas Charonne dans les bouquins scolaires. Il est indispensable de donner aux enfants une conscience élargie sur les choses. Aujourd'hui, les informations leur traversent la tête comme des flèches et vont directement dans le mur derrière.

Pour toi, être de gauche, c'est quoi ?

Ça dépend. La façon d'envisager d'être un homme de gauche aujourd'hui diffère selon la place de chacun dans la société. On est 60 millions en France à envisager la politique d'une façon complètement différente. Pour un homme de théâtre, être de gauche, c'est essayer de retrouver un théâtre social, sociologique, qui va provoquer une réflexion. Pareil pour un cinéaste.

Mais il ne faut pas tomber dans la gauche dogmatique. La vérité n'est pas quelque chose qu'on peut mettre dans un cadre et accrocher au mur. Toute vérité est mouvance, rythme, énergie.

Pour moi, écrire une pièce comme *Surfeurs* n'a d'intérêt que si la parole continue en dehors du théâtre. Je n'essaye pas de donner de réponses aux questions que je pose. Le but, c'est que le spectateur parle de la pièce. Que le discours se poursuive après.

Propos recueillis par Gérard Biard

Xavier Durringer

Xavier Durringer est né le 1^{er} décembre 1963 à Paris. Il dirige la compagnie de théâtre « La Lézarde » depuis 1989, pour laquelle il écrit et met en scène des spectacles. Il écrit et réalise également pour le cinéma. La création de ses textes au théâtre et la réalisation de ses films au cinéma l'amène à parcourir de nombreux pays d'Europe et des Etats-Unis.

Ses textes, traduits dans de nombreuses langues étrangères, ont paru, en France, aux Editions Théâtrales.

En 1988, il crée *Une rose sous la peau* au Festival d'Avignon Off.

En 1989, il crée à Paris *Bal-trap* qui tourne à l'étranger avec l'AFAA et *22.34*, présenté au Festival de Rome. Il écrit *La Nuit à l'envers*, diffusée sur France Culture dans une mise en onde de Jean-Pierre Colas.

En 1990, il crée *Une petite entaille* à l'ANPE du spectacle à Paris. Reprise au Théâtre du Rond-Point dans le cadre de Paris Quartiers d'été

En 1991, il crée *Une envie de tuer... sur le bout de la langue*, également lue au Ubu Theatre à New-York, à la Nouvelle-Orléans et au Royal Court à Londres.

En 1993, le TJP Strasbourg lui passe une commande d'écriture, *La Quille*, qu'il crée à Paris en 1994. Il écrit et réalise au cinéma *La Nage indienne* (long métrage), Sélection officielle du Premier Film à Berlin.

En 1994, il crée *Quand le père du père de mon père*, montage de textes en français, cajun, créole et américain, à la Nouvelle-Orléans et au Festival des Francophonies de Limoges.

En 1995, il crée *Polaroid*, paru en français aux Editions Théâtrales, sous le titre : *Chroniques des jours entiers, des nuits entières*. Le spectacle tourne en France et à l'étranger jusqu'en 1998. La pièce est lue au Deutsches Theater, à la Baraque.

En 1996, il réalise *Le Flic* (court métrage), dans le cadre des "3000 contre le virus" et des travaux de l'ADAMI pour le Festival de Cannes.

En 1997, il écrit avec Jean Miezi et réalise *J'irai au paradis... car l'enfer est ici* (long métrage), Sélection officielle San Sebastian, Namur, Londres, Montréal..., Festival AFI Los Angeles. Il réalise le vidéoclip *Audît* de Bernard Lavilliers et celui de Johnny Hallyday intitulé *Debout* (1998).

En 1998, il écrit *Surfeurs* qu'il crée à Limoges en mai, et présente au Festival d'Avignon en juillet.

Il écrit avec Jean Miezi et réalise *Les Vilains*, (long métrage) qui sera diffusé sur Arte courant 1999.

En 1999, Il met en scène *Oh ! Pardon tu dormais...* de Jane Birkin au Théâtre de la Gaîté Montparnasse.

LES COMÉDIENS

“Je choisis les acteurs pour leur capacité à raconter leur histoire sur la mienne. Je travaille avec des natures profondes, pas avec des faiseurs”.

Xavier Durringer

Margot Abascal

Formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, elle a notamment été dirigée au cinéma par Didier Kaminka, Jacques Doillon, Claude Lelouch, et à la télévision par Pierre Granier-Deferre, Franck Apprederis, Philippe Laïk. Au théâtre, Philippe Adrien lui propose le rôle principal féminin dans *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* de Copi, et Marie Tikova la dirige dans *Simple suicide* de Jean-Gabriel Nordmann.

Elle interprète Javel, prostituée aux “yeux délavés et aux cheveux pas particuliers”. “C'est parce qu'elle se lave le vagin au javel après les mecs, qu'on l'appelle Javel” dit Jonk.

Brigitte Catillon

Dirigée au théâtre par Caroline Huppert, Simone Benmussa, Jean-Paul Rousillon, Marcel Maréchal, Alain Françon, Pierre Pradinas, Roger Planchon, Elisabeth Chailloux et Hans Peter Cloos, elle a tourné au cinéma notamment avec Ariane Mnouchkine, Michel Deville, Claude Sautet, Roger Planchon, Romain Goupil. Elle est aussi auteur et metteur en scène. Elle travaille pour la première fois avec Xavier Durringer dans *J'irai au paradis... car l'enfer est ici*. Co-scénariste et actrice dans *Disparus* de Gilles Bourdos.

Elle incarne ici Lola, actrice condamnée à la prostitution. “Ce serait l'histoire d'une pauvre fille qu'aurait pas eu de chance dès le début et qui voudrait retrouver son père, un peu. Et qui chercherait à chaque fois, à chaque client, une petite part de lui en chacun”.

Gérard Chaillou

Dirigé au cinéma par Jean-Luc Godard, Jean-Jacques Beineix ou Jean Becker, au théâtre par Jean-Pierre Vincent à la Comédie-Française, par Jacques Lassalle et André Engel au T.N.S., par Roger Planchon, Peter Brook ou encore Bruno Bayen, Gérard Chaillou suit La Lézarde et Xavier Durringer depuis *Une envie de tuer sur le bout de la langue* (1992) au long métrage *J'irai au paradis...* (1997), où il incarne l'homosexuel racketté. “**Il est véritablement l'incarnation de l'homme politique**, dit le réalisateur. **Il en a à la fois le côté machiavélique et aristocratique. C'est un comédien qui n'a peur de rien, qui peut tout oser**”. Dans *Surfeurs*, il joue Richard Lalande, politicien de bonne volonté parachuté dans une zone urbaine où la politique ne peut plus rien.

Marc Chapiteau

Musicien, réalisateur, le comédien Chapiteau foule les planches dès 1969 sous la direction de Bernard Sobel, de Roger Planchon et de Jacques Rosner, et plus tard avec Patrice Chéreau dans *Massacre à Paris* de Marlowe ou Claude Régy dans *Sauvés* d'Edouard Bond. On le voit dans une quinzaine de films dont *Out one* de Jacques Rivette, *La Meilleure façon de marcher* et *Camille* de Claude Miller, *Souvenirs d'en France* d'André Téchiné ou encore *Mado* de Claude Sautet. Il rencontre Durringer sur le tournage de *J'irai au paradis...* Homme à tout faire au passé militaire, le débonnaire et salaud intégral Vlatco est un "porteur de valises". **"C'est à la fois un acteur et un personnage, dit Durringer, il passe de l'horreur à la comédie avec une facilité désarmante"**.

Clovis Cornillac

Comédien fétiche d'Alain Françon, *Pièces de Guerre*, *Edouard II*, *La Cerisaie*, vu dans le *Mahabharata* de Brook, le *Philoctete* de Müller et Langhoff, premier à l'écran dans *Hors la loi* de Robin Davis, Clovis Cornillac se joint pour la première fois à la compagnie de Durringer. **"Entre grâce et violence"** comme le souligne Xavier Durringer, il incarne Charal, tenancier d'une boutique mafieuse "Dope et Chocolat". "Et vous avez pensé au résultat catastrophique si vous enlevez la dope, dit-il au gentil Lalande qui veut légaliser la drogue. Vous avez pensé à ça, à la rébellion, les mômes vont tous devenir des athlètes de boxe chinoise, gonflés de muscles et de produits survitaminés, ils vont devenir solidaires, de véritables torches humaines et y vont baiser de partout, dans tous les sens, et faire des petits chômeurs révolutionnaires de plus et vous foutre un boxon un peu partout".

Philippe Kara-Mohamed

Pilier de La Lézarde, Philippe Kara-Mohamed est de l'aventure durringienne depuis 22-34 jusqu'à *Polaroid* en passant par *Une petite entaille...* Au cinéma, il apparaît aussi bien dans *La Nage indienne*, *Le Flic* ou *J'irai au paradis...* du même Durringer. Rare infidélité : il joue dans *J'ai pas sommeil* de Claire Denis. Le comédien d'origine franco algérienne, ancien assistant metteur en scène du dramaturge est sur le point de devenir "l'homme modèle" de la maison Yves Saint-Laurent au Japon et aux U.S.A. Dans *Surfeurs*, il est Gebraïl, petit proxénète intello dépravé, rongé par la honte et le blues. **"Il a la mélancolie de toutes les grandes villes de nuit"** dit Durringer.

Gérald Laroche

Ancien vice-champion d'Europe de Formule III, devenu clé de voûte de la compagnie La Lézarde dès sa création en 1989, Gérald Laroche tient le deuxième rôle principal dans *J'irai au Paradis car l'enfer est ici*. **"Il est doté, dit Xavier Durringer, d'un physique exceptionnel et d'une capacité à changer de rythme insensée. C'est l'acteur le plus vif et le plus inventif que je connaisse. J'ai toujours**

l'impression qu'il invente le texte". Comédien nerveux, il joue à contre-emploi le machiavélique Zalberg, conseiller mafieux de l'homme politique Lalande.

Bruno Lopez

Formé par Raymond Aquaviva aux cours Florent, Bruno Lopez, entre *Polaroïd* et *J'irai au paradis...*, a notamment été dirigé au cinéma par Bertrand Tavernier. D'origine catalane, au visage marqué et aux yeux de biches qui lui mangent le visage. **Il parvient, dit de lui Durringer, "à faire de sa fêlure une drôlerie. Il a un panel de jeu formidable, et s'impose par sa personnalité dans un groupe. Il sera toujours respecté parce qu'il est la générosité et la bonté mêmes".** Son personnage Jonk, jeune drogué qui va s'amenuiser au fil des coups et des scènes, déclare avant d'enfoncer la seringue : "J'ai pas peur de vos produits chimiques, je suis chimique, mon sang est chimique".

Jean Mieze

Comédien et co-auteur avec Durringer de *J'irai au paradis...*, Jean Mieze rencontre le cinéaste après 18 ans de placard. En prison, il faisait déjà du théâtre, en tant qu'acteur, auteur et metteur en scène. Ce titulaire d'un D.E.U.G de Lettres Modernes que Durringer aime décrire comme un **"petit buffle épais, nerveux, gouailleux"** apparaît également dans le clip *Debout* réalisé par Durringer pour Johnny Hallyday. **"Il travaille aujourd'hui l'autre extrémité de ce qu'il a été,** dit l'auteur. **La marmotte est un pêcheur qui n'a rien et qui ne veut rien. Jeannot apporte un passif naturel passionnant à la pièce".** "Ici, dit son personnage, on m'appelle la Marmotte car je me lève en sifflant et que je passe tout l'hiver sous des montagnes de carton. Le nez pointé sur les neiges éternelles, des filles pour moi comme des edelweiss aux flancs des ravines".

Christiane Millet

Christiane Millet **"porte ce décalage des grandes bourgeoises, un mélange d'ironie, de comédie et de fêlure"** dit Durringer, avec qui elle travaille ici pour la première fois. On a pu la voir au cinéma dans *La Crime* de Philippe Labro ou dans *Venise Sauvée* d'André Engel. Figure du théâtre subventionné, elle a travaillé sous la houlette de Stuart Seide (*L'anniversaire, Mood Pieces*), de Luc Bondy (*John Gabriel Borkman*), de Michel Deutch, Muriel Mayette, Jacques Rosner, etc.

Anisia Moerman

A 24 ans, la comédienne aux racines rwandaises, ancienne élève du Conservatoire National de Liège et de l'École Nationale de Rennes, a travaillé sous la direction de Gabily, Nordey, Diveres, Sivadier, etc. Elle joue pour la première fois avec Xavier Durringer, qui voit en elle **"la grâce, la beauté et le décalage réunis : elle a à la fois 24 ans et un siècle. Elle est le bébé qui véhicule des décennies d'histoire"**

contemporaine. Elle mêle la force et la fragilité de Lady Héroïne". Kudi, petite toxicomane déphasée, s'enivre de son propre désarroi : "Moi, ce que je veux, c'est donner de l'amour au plus de monde possible, c'est ça mon but. J'ai que ça à faire, à donner. A n'importe qui". Son seul rêve : "Retourner chez moi. Marcher le long des routes, boire l'eau des lacs, revoir ma peau reprendre sa couleur, danser parmi les miens. Sauver le peu qui me reste de ce que j'étais avant..." **"Anisia se raconte au travers du texte"**, ajoute Durringer.

Édouard Montoute

Complice dès "La Quille" de Durringer, l'acteur franco-guyannais a été dirigé au théâtre par Adel Hakim dans *Le Parc* de Botho Strauss, par Jacques Nichet dans *La Tragédie du Roi Christophe* d'Aimé Césaire (Cour d'honneur d'Avignon). On l'a vu sur toile dans *La haine* de Kassovitz, *Taxi* de Gérard Pires, ou encore *Paris s'éveille* d'Olivier Assayas. **"Il est de la grande tradition des acteurs physiques, salue Durringer. Il incarne parfaitement les grands mythes révolutionnaires. Dans la rue ou chez les rois, il sera toujours accepté partout : c'est un passeur**". Dans *Surfeurs*, il interprète la soif inextinguible de révolte des générations sacrifiées. C'est son père qui a construit la cité, et "personne ne connaît son nom". "Et vous osez me demander ce que je veux, dit Boomer, ce qu'est mon rêve, alors que vous nous avez effacés de vos tablettes, balayé notre nom, une vague sur le sable".

Eric Savin

Sur les planches sous la houlette de Jean-Luc Boutté dans *Le Roi s'amuse* ou de Francis Huster dans *Lorenzaccio*, sur l'écran devant l'objectif de Chabrol, de Ferreira Barbosa, de Tavernier ou de Klapisch, Eric Savin intègre *La Lézarde* en 1993 avec *Une petite entaille*, suivie de *La Quille* et de *Polaroïd*. Il tourne par ailleurs dans les deux longs métrages de Durringer, *La nage indienne* et *J'irai au Paradis...* **"On comprend tout à ses yeux, dit le cinéaste : c'est un homme terrien, accroché au sol, avec un regard bleu d'une sensibilité d'enfant. Il est la force et la sensibilité"**. Avec sa carrure imposante de rugbyman, il a tout des grandes figures du cinéma du front populaire. Il incarne ici Papa Dingo, voyeur, ancien photographe de guerre, maître chanteur par nature et "baisé, baisé par les images".

SURFEURS

5 avant-premières ont été données à

LIMOGES

au Théâtre de l'Union

du 25 au 29 mai 1998

puis le spectacle a été créé au

FESTIVAL D'AVIGNON

Cour du Lycée Saint-Joseph

du 12 au 19 juillet 1998

Représentations en tournée :

BLOIS

La Halle aux Grains

lundi 25 et mardi 26 janvier 1999

LA ROCHELLE

La Coursive

mardi 2 et mercredi 3 février 1999

CHERBOURG

Théâtre de Cherbourg

vendredi 12 février 1999

MAUBEUGE

Le Manège

mardi 23 février 1999

CAEN

La Comédie de Caen

du jeudi 4 au samedi 6 mars 1999

CHALONS EN CHAMPAGNE

Scène Nationale

Mercredi 10 mars 1999

DIJON

Théâtre National

du mardi 4 au samedi 8 mai 1999

LIMOGES

Théâtre de l'Union

du mardi 18 au vendredi 21 mai 1999

THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE

15, rue Malte-Brun 75020 Paris

Téléphone: 01 44 62 52 52



**PARIS
PREMIÈRE**

Le Théâtre National de la Colline avec
Télérama

